Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2024 • Polynésie • Jour 1

Code sujet **24-HLPJ1PO1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Première partie : Interprétation littéraire — L’image des camarades disparus dans un poème de Louis Aragon
1 réponses • sujet p. 2–3

Deuxième partie : Essai philosophique — La violence et les traces d’humanité
1 réponses • sujet p. 3–3

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Première partie : Interprétation littéraire

10 points

L’image des camarades disparus dans un poème de Louis Aragon

Première partie : Interprétation littéraire

Question E1-Q1

Sujet p. 2, 3

> Quelle image le poète donne-t-il de ses camarades disparus ?

Pour comprendre l’image des camarades disparus, le poème doit être suivi dans son mouvement : Aragon esquisse d’abord des portraits individuels, puis montre les soldats dans une scène collective et quotidienne, avant d’évoquer leur mort et l’effacement possible de leurs histoires. Il les représente ainsi comme des hommes singuliers et proches, mais exposés à une violence qui détruit les corps et menace de réduire leur mémoire à quelques noms. L’écriture poétique s’oppose à cet effacement en leur rendant une présence concrète.

Dès le premier quatrain, l’adresse directe « Tu n’en reviendras pas », répétée au premier et au quatrième vers, annonce la mort. Le tutoiement donne à cette annonce une tonalité personnelle et douloureuse : le poète s’adresse à chacun de ses camarades comme à un proche. Les détails familiers individualisent les soldats : l’un est un « jeune homme » qui « courais les filles », l’autre un « vieux joueur de manille ». Le souvenir du « cœur à nu » et de la chemise déchirée évoque aussi la vulnérabilité du corps et la proximité du poète avec le blessé. « Le tatoué l’ancien Légionnaire » fait entrevoir, en quelques mots, un autre parcours singulier.

Dans le deuxième quatrain, cette singularité rend la violence plus saisissante. L’obus a « coupé par le travers en deux » le joueur : l’image brutale contraste avec le jeu de cartes et avec la joie suggérée par « il avait un jeu du tonnerre ». La mort surgit au milieu d’un moment ordinaire, sans grandeur héroïque. Le légionnaire, lui, « survivras longtemps sans visage sans yeux » : cette survie est paradoxale, car la disparition du visage et des yeux évoque une atteinte extrême au corps et à l’identité. Le futur prolonge l’horreur au-delà de l’instant de la blessure.

Le poème élargit ensuite le tableau aux soldats assoupis dans le train. L’impératif « Roule au loin roule train » accompagne le mouvement du convoi, dont la « danse secoue » les hommes endormis. Les notations sensorielles « le tabac la laine et la sueur » donnent à voir une réalité matérielle et commune, loin d’une représentation abstraite des combattants. Mais cette scène familière est assombrie par la question « Comment vous regarder sans voir vos destinées » : le poète ne peut contempler les soldats sans penser à ce qui les attend. Il exprime ainsi sa compassion et sa conscience de leur vulnérabilité.

La quatrième strophe oppose l’attachement à la vie au destin tragique : les soldats sont des « Fiancés de la terre et promis des douleurs ». La formule évoque à la fois leur lien au monde et les souffrances qui les attendent. La veilleuse leur donne « de la couleur des pleurs », tandis que leurs « jambes condamnées » font peser la mort sur leurs corps encore présents. Dans la strophe suivante, les gestes du réveil — ils « étirez vos bras », bâillent et retrouvent une « bouche et des dents » — les ramènent à leur humanité quotidienne. L’appel du caporal, « Au jus là-dedans », puis sa chanson « Au pont de Minaucourt », font entendre la routine militaire. Cette banalité contraste avec la mort annoncée : ces hommes ne sont pas seulement des victimes, mais des vivants pris dans des habitudes ordinaires.

La dernière strophe projette leur disparition dans l’avenir par l’anaphore de « Déjà », répétée quatre fois. « La pierre » où leur nom s’inscrit évoque la commémoration funéraire ; ils risquent de devenir « un mot d’or sur nos places », une inscription publique qui ne restitue pas toute leur existence. Le vers « Déjà le souvenir

de vos amours s’efface » souligne la perte de leur vie intime. Enfin, « vous n’êtes plus que pour avoir péri » formule le paradoxe le plus douloureux du poème : les camarades semblent désormais définis par leur mort plutôt que par leurs personnes et leurs histoires.

Aragon donne donc à ses camarades disparus l’image d’hommes proches, reconnaissables et vivants, que la guerre mutile ou condamne, puis que la mémoire collective risque de réduire à des noms. En faisant entendre leurs gestes, leurs habitudes et leurs particularités, le poète préserve leur humanité et leur rend une présence que la violence et l’oubli menacent d’effacer.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Aragon représente ses camarades comme des hommes singuliers, familiers et profondément vivants, mais voués à une mort violente et à l’effacement de leur identité. Les portraits, les gestes quotidiens et l’adresse directe s’opposent aux corps mutilés et aux noms inscrits dans la pierre. Le poème dénonce ainsi la disparition des hommes tout en sauvant leur mémoire de l’anonymat.

Deuxième partie : Essai philosophique

10 points

La violence et les traces d’humanité

Deuxième partie : Essai philosophique

Question E2-Q1

Sujet p. 3

> La violence efface-t-elle toute trace d’humanité ?

Introduction. La violence désigne l’usage de la force ou de la contrainte pour atteindre quelqu’un dans son corps, sa liberté ou ses biens. Elle peut détruire ce qui rend une existence visible : blesser ou tuer une personne, la réduire au silence, briser ses liens avec les autres. On peut alors penser qu’elle efface l’humanité, entendue comme la dignité de toute personne et la capacité de vivre avec autrui. Mais « toute trace » signifie-t-il que rien d’humain ne subsiste, ni chez les victimes, ni chez ceux qui exercent la violence, ni dans le regard des témoins ? Il faut distinguer l’effacement réel de certaines formes de vie humaine et la disparition complète de toute humanité. Nous montrerons que la violence tend à déshumaniser et peut anéantir des vies, mais qu’elle ne suffit pas à supprimer toute trace d’humanité : des gestes de solidarité, le jugement moral et la mémoire peuvent lui résister.

Développement. D’abord, la violence peut effectivement détruire des manifestations essentielles de l’humanité. Lorsqu’elle tue, elle supprime irréversiblement une existence singulière et prive la personne de toute possibilité de parler, d’agir et d’entretenir ses relations. Même sans tuer, elle peut mutiler, terroriser ou humilier : la victime est alors traitée comme un corps à maîtriser plutôt que comme une personne dont la volonté et la dignité comptent. La torture ou les violences exercées contre des civils montrent ainsi comment la contrainte peut réduire autrui au silence et détruire sa confiance dans les autres. La violence ne blesse donc pas seulement physiquement ; elle attaque aussi les conditions d’une vie commune fondée sur la reconnaissance réciproque.

Cette déshumanisation apparaît également lorsque la violence devient organisée et que des personnes sont ramenées à une catégorie, à un obstacle ou à un simple moyen. Le principe moral associé à Kant, selon lequel toute personne doit être considérée comme une fin et jamais simplement comme un moyen, permet de comprendre ce qui est bafoué : reconnaître l’humanité d’autrui, c’est tenir compte de sa valeur propre. La violence, au contraire, impose une volonté par la force et peut faire disparaître, dans les actes, cette reconnaissance. Elle peut aussi détruire les traces matérielles et les témoignages d’une existence. En ce sens, certaines violences effacent réellement des vies et rendent plus difficile leur souvenir.

Cependant, il serait excessif d’en conclure que la violence efface *toute* trace d’humanité. D’abord, le fait qu’un acte soit violent ne signifie pas qu’il soit extérieur à l’humanité : il est accompli par des êtres humains et engage leur volonté, leurs choix et leur responsabilité. Cela ne rend pas la violence légitime ; cela signifie qu’on ne peut confondre « humain » avec « bienveillant ». Ensuite, l’humanité demeure souvent visible dans les réponses à la violence. Une personne qui secourt un blessé, protège un persécuté ou refuse d’obéir à un ordre injuste manifeste une capacité de compassion et de jugement moral. Ces actes ne suppriment pas les dommages, mais ils empêchent que la force soit l’unique relation possible entre les personnes.

Enfin, la mémoire et la justice peuvent préserver ce que la violence a voulu faire disparaître. Témoigner, nommer les victimes, conserver des traces et reconnaître les responsabilités rendent à des personnes leur singularité et leur place dans une histoire commune. Le souvenir ne ressuscite pas les morts et ne répare pas à lui seul les souffrances ; il s’oppose toutefois à l’effacement total. De même, des règles de droit et des

institutions peuvent limiter l’usage de la force et protéger les personnes. Elles restent imparfaites et peuvent elles-mêmes être détournées, mais leur existence exprime l’exigence de soumettre la violence à des normes plutôt que de la laisser décider seule.

Conclusion. La violence peut détruire des corps, des libertés, des relations et parfois une vie entière ; elle produit ainsi une véritable déshumanisation. Pourtant, elle n’efface pas nécessairement toute trace d’humanité. La dignité bafouée peut être défendue par la solidarité, le jugement moral, la justice et la mémoire. La réponse est donc nuancée : la violence peut anéantir certaines formes concrètes de vie humaine, mais elle ne fait pas disparaître à elle seule l’exigence d’humanité, qui subsiste dans les actes de résistance et dans la reconnaissance des victimes.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> La violence peut détruire des vies et déshumaniser en traitant les personnes comme de simples moyens ou des corps à maîtriser. Mais elle n’efface pas nécessairement toute trace d’humanité : la solidarité, la responsabilité morale, la justice et la mémoire peuvent préserver la dignité des victimes et s’opposer à leur oubli. Elle anéantit parfois des existences, sans abolir pour autant l’exigence d’humanité.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2024/spe-humanites-litterature-philo-2024-polynesie-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.